




NUIT BLANCHE

TOUS LES SONGES D'UNE NUIT
DE JEAN DE LOISY



En 2002, Jean Blaise imaginait pour Paris le scénario nocturne de la première édition de *Nuit Blanche*. Et n'oubliait pas de préciser à quel point « *Nuit Blanche* doit être populaire ». À l'heure de sa 15^e édition, la manifestation peut compter avec l'afflux du public : en moyenne, 1,5 million de personnes arpentent à chaque fois la constellation artistique dessinée par cet « ovni » dont les émules électrisent les nuits de petites villes comme de grandes capitales – Bruxelles, Rome, Montréal, Melbourne, Bogota... et Port-au-Prince depuis 2014. Appelé avec le Palais de Tokyo qu'il dirige à piloter la manifestation en 2016, l'occasion est donnée à Jean de Loisy de revenir sur ses fondamentaux.

Nuit Blanche 2016

35 PROJETS AU FIL DE LA SEINE, PARIS
LE 1^{ER} OCTOBRE 2016

Tom Laurent | Relativement à l'accompagnement d'artistes comme Anish Kapoor ou Huang Yong Ping dans des projets monumentaux et à votre direction du Palais de Tokyo depuis 2011 – où vous passez sans complexes de l'événement à l'exposition –, qu'est-ce qui différencie encore la conception d'une manifestation comme *Nuit Blanche* ?

Jean de Loisy | Quand l'on travaille dans la ville, la question de l'échelle se pose immédiatement. Il faut associer des œuvres qui aient suffisamment de puissance pour répondre à la force architecturale des lieux et à celle de l'histoire. Paris offre la traversée d'un univers de révolutions, de contestations, et également une grande poésie. Il est primordial d'y réagir, en faisant vraiment intervenir les artistes à ce sujet. D'autre part, la construction d'un récit doit se dégager de ce que l'on aura vécu. Une continuité lisible est nécessaire pour que ce ne soit pas seulement des micro-événements éparpillés dans la ville. 2016 voit la 15^e édition de *Nuit Blanche* et, pour la première fois, la Mairie de Paris a proposé à une institution – le Palais de Tokyo – d'être commissaire. Cela change tout. Notre particularité, c'est d'avoir une relation spéciale avec l'idée même de métamorphose. Dès que l'on fait une exposition au Palais de Tokyo, le lieu lui-même n'est pas reconnaissable. Cette faculté de métamorphose que le Palais de Tokyo essaye d'instiller avec les artistes se trouve au cœur de *Nuit Blanche*. Il y a là une forme rituelle qui s'est installée : c'est très important de parvenir à créer des rituels laïques dans le monde urbain. Le monde agraire en a eu pendant longtemps, au moins jusqu'au début du XX^e siècle. Le symbole le plus évident en est le carnaval et ses inversions, mais il y en a beaucoup d'autres, comme

Stéphane Thidet. *Solitaire*.
2016, installation au Collège
des Bernardins, Paris,
production Rubis Mécénat Cultural Fund.
Courtesy Galerie Aline Vidal
et galerie Laurence Bernard.

À gauche : Compagnie Yoann Bourgeois. *Celui qui tombe*. 2014. Courtesy de l'artiste et Géraldine Aresteanu.

À droite : Bridget Polk. *Balancing Rocks*. 2014, vue de l'exposition *Bright Intervals* présentée par le Palais de Tokyo au MoMA PS1. Courtesy de l'artiste.

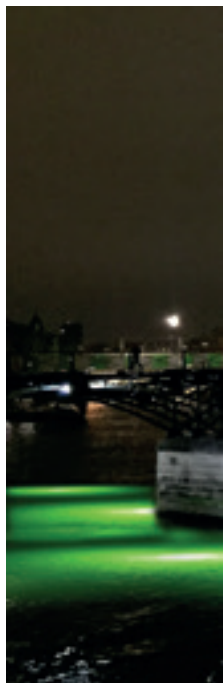
les célébrations de la fertilité. Un rituel, c'est soit l'affirmation d'un certain nombre de valeurs, soit une occasion de se transformer soi-même. *Nuit Blanche* ne doit pas se contenter d'être un  v enement de communication, mais rendre manifeste cette capacité symbolique de transformation.

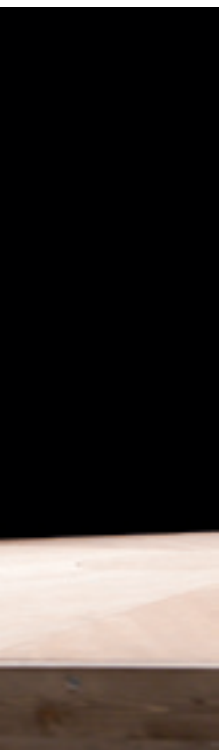
Votre dernier pr ed ecesser à la tête de Nuit Blanche, José-Manuel Gon alv es, avait mis l'accent sur le *street art* puis de façon plus ample sur les conditions climatiques. Après l'appropriation de la ville par l'art urbain et la prise de conscience environnementale, le choix du *Combat d'amour en songe de Poliphile* comme guide serait-il iconoclaste, car «classique» ?

Effectivement ! C'est presque pédant de choisir l'*Hypnerotomachia Poliphili*, que le grand public ne connaît a priori pas, comme signe d'un  v enement populaire. En même temps, c'est un modèle qui a eu tellement d'importance dans la construction de la culture européenne et dont la présence est plus que latente dans l'ensemble de notre environnement : les fontaines, les macarons, les jardins... Il y a même un jeu vidéo qui est en train de sortir sur le *Poliphile*, que Nicolas Buffe proposera aux visiteurs d'essayer toute la nuit au Théatre du



Châtelet. On poursuit tous quelque chose et cette poursuite nous transforme. Pour certains, ce sont les formes que prend la nymphe Polia, qui est polymorphe. Pour d'autres, la gloire, la passion, le pouvoir ou encore la sagesse. En exergue du livre, lors de sa publication à Venise en 1499, il était écrit « *Festina lente* »... Soit « Hâte-toi lentement ». Comme devise pour le marcheur qui se promène dans Paris, je trouve à assez juste.





Ce que vous avez retenu de l'histoire de Poliphile tient plus de l'initiation que du regard moderne qui erre avec nostalgie sur les réalisations passées ?

Dans le parcours, on part du Paris historique et on s'en éloigne, vers des territoires plus contemporains. Les ponts qui traversent la Seine sont importants dans cette continuité de franchissements, car je ne considère pas la poursuite amoureuse dans le sens strictement sensuel. Chacun

peut trouver un sens plus philosophique, plus lumineux à la quête de Poliphile.

Avez-vous cherché à acclimater le public à ce récit ?

Il y a un guide consistant en un poème pastiche du *Songe* qui raconte l'histoire en douze vers, correspondant aux douze étapes du parcours. En amont, l'écrivain Yannick Haenel, pour qui Paris est un motif central, livrera en plusieurs épisodes sa version contemporaine du *Songe*. Une semaine avant, Alain Séchas installera à la gare de Lyon une parade de grands chats en attente de Poliphile, inspirée justement de gravures attribuées à Botticelli dans l'édition vénitienne du roman. Abraham Poincheval se perchera sur un mât de 27 m de haut pour guetter l'arrivée du héros, jour et nuit, installé sur sa microstructure. Le même jour, Laurent Tixador partira avec une maison en bois sur son dos pour arriver à Paris pendant *Nuit Blanche*.

Quelle forme prend la quête cette nuit-là ? La circulation rejoue-t-elle l'esprit des jardins de Poliphile avec ses ramifications multiples ?



À gauche : Anish Kapoor. *Descension*, simulation du projet pour *Nuit Blanche 2016*. Courtesy de l'artiste.

À droite : Oliver Beer. *Live Stream*, simulation du projet pour *Nuit Blanche 2016*. Courtesy de l'artiste.



En haut : Emmanuel Trousse. *Sirènes*. 2016, installation vidéo, 40 min. Courtesy de l'artiste.
En bas : Coskun. *Mediterranean Body*, simulation du projet pour *Nuit Blanche* 2016. Courtesy de l'artiste.

Ce que j'espère, c'est que le public se déplace autant que possible de l'Hôtel de Ville vers l'Île aux Cygnes puis vers Sèvres, même si tout le monde n'aborde pas l'histoire au même endroit. Sur les fenêtres de l'Hôtel de Ville, rue Lobau, Erwin Olaf aura installé la nymphe Polia, qui apparaîtra dans la nuit comme un songe. Ce sera extrêmement spectaculaire : entre chaque apparition, une figure antique, un doigt sur la bouche comme dans le *Poliphile*, nous imposera le silence en une évocation de la figure hermétique d'Harpocrate. On va ensuite rencontrer un immense bassin sur la place de l'Hôtel de Ville avec une forêt enchantée de Stéphane Thidet, convoquant Dante et tous les récits initiatiques, qui commencent toujours par la traversée d'une forêt sombre. De là, on atteint le pont d'Arcole où des bûcherons tailleront des cœurs, tandis que d'autres seront en train de martyriser, couper, cuire, rôtir ces cœurs pour en distribuer les fragments. C'est l'atelier des cœurs brisés qui justifie la poursuite de Polia. À l'Hôtel-Dieu, la grande installation de Christian Rizzo va diffracter l'image de Poliphile dans toutes les directions.

Vous avez déjà travaillé avec certains des artistes de cette *Nuit Blanche*. Qu'est-ce qui vous retient ici chez Anish Kapoor par exemple ?

Anish Kapoor propose un grand vortex dans l'eau, à la pointe de l'Île Saint-Louis, qu'André Breton et Yannick Haenel appellent « le pubis de Paris ». C'est un grand défi technique, mais c'est surtout un triple hommage. Car Anish Kapoor donne forme à une tombe. Celle des victimes de la Saint-Barthélemy, qui ont été jetés à l'eau à cet endroit-là. Celle du grand poète Ghérasim Luca, qui s'y est suicidé. Et au final, celle des voix de la poésie, pour dire que « la tombe des poètes ne se referme jamais ».

Vous parliez du rôle des ponts... Comment ponctuent-ils le parcours ?

Ils peuvent jouer le rôle d'appel comme le Pont des Arts illuminé par Oliver Beer, qui capte en temps réel, transforme et répercute tous les sons sous-marins, notamment ceux des bateaux qui passent. On aura l'impression d'entendre la voix des nymphes essayant de tenter et de détourner Poliphile de sa course. Poliphile va ensuite passer dans le tunnel des Tuileries comme Orphée passe sous la terre : Zad Moultaka, avec l'IRCAM, a modélisé le son de la Grotte

Chauvet pour composer un vaste chant des premiers hommes qui ont inventé l'art. Donc le monde souterrain rejoint le monde subaquatique dans cette idée du franchissement, de l'écho et de l'appel.

Certaines œuvres semblent se prêter à des résonances plus ancrées dans l'actualité – je pense à Coskun et à son naufragé de bois brisé, au film *Les Sirènes* d'Emmanuel Trousse, ... Comment cela s'est-il construit ?

Dès le début, notre réflexion s'est portée sur les migrations, que l'on retrouve dans le franchissement, qui a un sens personnel mais aussi politique. Le pont permet de signifier la frontière et nous voulions dans un premier temps en investir plus que les quatre de cette édition. La collaboration avec la Villa Médicis de Montfermeil va dans ce sens, et prend plus particulièrement forme dans un ballet de Yoann Bourgeois sur une grande scène qui bascule en permanence. S'y joue et rejoue la scène de Poliphile n'arrivant pas à rejoindre Polia, qui est constamment ballotté par le plateau. Les équilibres de rochers de Bridget Polk tout proches en sont en quelque sorte la réparation. Quant au projet en off d'Emmanuel Trousse, sous le pont de la Concorde, sa vidéo de migrants s'engouffrant dans la mer est arrivée à point nommé.

Comment se finit le récit ?

La Tour Eiffel va être investie cette année. Dessous, il y aura un vaste combat d'amour d'environ 1 000 m² peint au sol par le graffeur Cleon Peterson, visible du premier étage. De là, un embarquement en bateau mènera à l'Île aux Cygnes où Alain Fleischer projettera l'image fluctuante de Polia sur les pales d'un grand ventilateur. Enfin, le Pont de Sèvres verra une immense installation de Tobias Rehberger qui célébrera la fusion entre Poliphile et Polia.

Peut-on dire que vous prenez le très classique Poliphile et que vous en faites une figure populaire ?

Poliphile, c'est notre super-héros. Ce que j'aurais aimé, c'est pouvoir propager des rumeurs dans *Point de vue* sur le mariage de Poliphile. Les histoires d'amour sont toutes populaires. Lors de la Renaissance, le *Songe* était le roman le plus célèbre. Il n'y a pas de raison que cela ne continue pas. Après tout, pour Nicolas Buffe et son jeu vidéo *SuperPolifilio*, qui induit de s'amuser avec Poliphile, je n'y suis pour rien. C'est très curieux et formidable... ■